

**Norman Hillmer et Adam Chapnick, dir. *Canadas of the Mind: The Making and Unmaking of Canadian Nationalisms in the Twentieth Century*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2007. x-326 p.**

Peter E. Rider

Volume 10, numéro 1, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023168ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023168ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rider, P. E. (2009). Compte rendu de [Norman Hillmer et Adam Chapnick, dir. *Canadas of the Mind: The Making and Unmaking of Canadian Nationalisms in the Twentieth Century*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2007. x-326 p.] *Mens*, 10(1), 172–178. <https://doi.org/10.7202/1023168ar>

**Norman Hillmer et Adam Chapnick, dir. *Canadas of the Mind: The Making and Unmaking of Canadian Nationalisms in the Twentieth Century*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2007. x-326 p.**

Lorsque j'étais un jeune étudiant diplômé, *Nationalism in Canada* de Peter Russell était un de mes livres les plus utiles et les plus stimulants. Les vieux feuillets jaunis qui tombent encore de ses pages témoignent de mes nombreuses consultations antérieures, mais aussi de mon abandon de ce livre ces dernières années. C'est donc avec un intérêt peu commun que j'ai pris connaissance de *Canadas of the Mind*, publié sous la direction de Norman Hillmer et Adam Chapnick. Cet ouvrage promettait une nouvelle lecture de la nature et de la culture du nationalisme grâce à des recherches récentes et à un nouvel éclairage. Le titre, *Canadas of the Mind*, est invitant car il laisse entendre que seront révélées les constructions intellectuelles qui sous-tendent les expressions de l'identité. Hélas, *Canadas of the Mind* n'occupera jamais, dans ma bibliothèque, la place importante qu'y a tenue *Nationalism in Canada*. Cela ne veut pas dire que le livre de Hillmer/Chapnick n'est pas bon. En effet, les différents chapitres sont pour le moins honnêtes et, au mieux, stimulants et perspicaces. Il se peut que le livre fonctionne trop bien. Il rend la confusion, la précarité et, peut-être même, la non-pertinence du nationalisme canadien au XXI<sup>e</sup> siècle. Presque tous les articles portent sur le passé, ce qui n'étonne guère dans un ouvrage historique. Mais à une ou deux exceptions près, les articles semblent paralysés par le poids du passé, parfaitement déconnectés du « concept de but national » auquel aspirait *Nationalism in Canada*.

À la sortie du livre de Russell, *The Invention of Tradition* n'avait pas encore été écrit et on avait tendance à interpréter plus littéralement les enjeux liés au nationalisme et aux identités collectives. En 1966, la quête d'identité au Canada était devenue une préoccupation majeure. Les années d'après-guerre avaient chamboulé les principales caractéristiques des deux grandes communautés linguistiques du pays. Les Canadiens anglais se sentaient de moins en moins britanniques,

et le lion britannique n'était plus que l'ombre de lui-même, contemplant le déclin rapide de son domaine. Les Canadiens français prenaient conscience du fait que le mode de vie pastoral était chose du passé et que dans le contexte d'une société urbaine industrialisée, ils ne pouvaient plus dépendre des institutions religieuses pour assurer les services sociaux et l'éducation. L'Empire et l'Église devaient s'effacer. Mais par quoi les remplacer? Telle était la question, et c'est à ce moment-là que la quête a commencé sérieusement. Anglophones et francophones se sont mis à afficher les signes qui les distinguaient le plus de leurs « adversaires ». Les Canadiens anglais prenaient plaisir à utiliser le « eh » en bout de phrase plutôt que le grognement américain « huh », puis à afficher un pacifisme international devant l'agressivité des Américains. Les francophones ont remplacé le signe décimal du point par la virgule et le symbole du dollar s'est retrouvé au bout du prix à payer plutôt qu'à l'avant, selon la mode française. Mais il y eut des réalisations beaucoup plus importantes dans les deux camps. En effet, la quarantaine d'années qui ont suivi ont vu un épanouissement culturel remarquable, autant chez les anglophones que chez les francophones. Le facteur déterminant du changement, toutefois, a été la démographie. Malgré l'omniprésence du sexe dans tous les aspects de la vie, les Canadiens d'origines française et anglaise n'étaient tout simplement plus féconds. L'immigration, provenant souvent des pays du tiers monde, a comblé le vide. Indépendamment de la langue, la société canadienne est devenue de plus en plus diversifiée, ce qui compliqua énormément l'élaboration d'une identité ou d'identités nationales.

Dans la conclusion sommaire de *Nationalism in Canada*, Peter Russell abordait la question de la diversité qui renvoyait alors directement à la question québécoise. Il a affirmé que [traduction]: « À tout le moins en matière de nationalisme, le fédéralisme canadien doit sûrement insister pour que la loyauté politique première du citoyen soit à l'égard de l'union fédérale, en tant que cadre national d'un État auquel appartiennent une multitude de nationalités ethniques. » Il importe de noter que le livre de Russell comprenait une contribution

en faveur du nationalisme québécois, rédigée par Michel Brunet. Par contre, *Canadas of the Mind* est muet sur cette question. Seule l'enquête révélatrice d'Alan Gordon sur la façon dont les Montréalais et les Québécois ont commémoré la Grande Guerre s'en inspire. Les anglophones se sont servis de la guerre pour confirmer leur identité nationale. Au contraire, les francophones ont entretenu une attitude ambivalente à l'égard de la Première Guerre mondiale en transformant les patriotes de 1837-1838, naguère considérés avec méfiance, en symboles de l'identité nationale. L'absence de toute discussion sur l'identité et le nationalisme québécois est probablement la plus grande faiblesse de *Canadas of the Mind*. On ne peut que le regretter sincèrement.

La discussion sur les identités minoritaires est principalement axée sur les Autochtones. Michael Behiels offre un résumé complet des manœuvres complexes par lesquelles les organismes autochtones ont cherché à obtenir la reconnaissance de la souveraineté autochtone au sein du Canada. Son article fait état de nationalismes rivaux, compliqués par l'existence de divisions dans les deux camps. En fin de compte, l'approche autochtone a échoué parce qu'elle était trop radicale. Un troisième palier de gouvernement, retirant des pouvoirs des gouvernements fédéral et provinciaux, mettait en péril la souveraineté de l'État canadien. Behiels semble croire que le projet autochtone ne répondait pas aux normes proclamées par Russell et, sans l'affirmer, il semble satisfait du dénouement. David Newhouse se penche sur une problématique similaire, mais en adoptant le point de vue autochtone. Il en tire des conclusions quelque peu différentes. Le débat portant sur les enjeux autochtones au Canada a connu une réorientation : les Blancs ne cherchent plus à assimiler les Autochtones, mais souhaitent leur attribuer un rôle constitutionnel distinct, ce qui témoigne de progrès remarquables. Selon Newhouse, ces changements favorisent nettement les Autochtones. Andrew Chung, un journaliste de Toronto dont le père est chinois et la mère, blanche, présente la seule autre analyse consacrée à l'identité minoritaire. Il est tiraillé entre deux identités, et ne sait trop comment réagir. Si sa contribution

est plus personnelle que savante, elle constitue néanmoins une présentation efficace du dilemme auquel sera confronté un nombre croissant de Canadiens à mesure que s'entremêleront les diverses communautés ethniques. Il faudra affronter, autant sur le plan national qu'individuel, les complexités relatives au façonnement d'une identité multiculturelle dans un contexte où la plupart des gens pensent – ne serait-ce que discrètement – en fonction d'une identité ethnique.

Plusieurs autres chapitres de *Canadas of the Mind* se penchent sur la dichotomie entre la loyauté à l'identité canadienne et la loyauté à une identité plus restreinte. James Opp examine les célébrations, tenues en 1955, du cinquantième anniversaire de l'Alberta et de la Saskatchewan et s'intéresse aux stratégies déployées par les gouvernements de ces deux provinces afin de stimuler un sentiment d'appartenance provinciale. À cette époque, l'attachement à l'identité nationale était trop fort pour que leurs efforts puissent être récompensés. Mais l'engagement des deux provinces dans les domaines de la culture et de l'identité a, en fin de compte, créé des loyautés qui ont fait concurrence à l'identification au Canada. Opp note que le nationalisme et les identités collectives se renforcent en temps de prospérité. Dans la province voisine de la Colombie-Britannique, la population et ses dirigeants n'ont cessé de se voir – parfois à contrecœur – comme Canadiens d'abord et Britanno-Colombiens ensuite, que l'économie soit bonne ou mauvaise. En examinant, sur une période de 131 ans, les arguments favorables à un traitement équitable de la Colombie-Britannique, Patricia Roy a découvert que le discours des leaders britanno-colombiens sur la séparation de la province était transitoire et ne pouvait compter sur un vaste appui public. Ce constat n'aurait pas étonné John Buchan, qui, sous le titre de Lord Tweedsmuir, a été le quinzième gouverneur général du Canada. Buchan reconnaissait que les identités « ne sont pas comme des chapeaux », pour employer l'expression de Linda Colley. On peut en porter plusieurs à la fois. Au cours de son mandat, il a fortement incité les Canadiens français et les immigrants à cultiver un fort sentiment d'appartenance nationale. La capacité de cultiver des

identités précises encouragerait le sentiment d'appartenance au Canada et un fort nationalisme canadien favorisait la loyauté impériale. En fait, Buchan a été un des premiers défenseurs du multiculturalisme au Canada. Ses idées portaient l'influence de ses racines écossaises et de son expérience de jeune fonctionnaire en Afrique du Sud. Il était donc aux antipodes de l'hégémonisme assimilateur des Anglais. La splendide analyse du parcours de ce remarquable vice-roi par Peter Henshaw fait voir les origines étonnantes d'une politique que plusieurs Canadiens considèrent aujourd'hui comme un de nos principaux traits nationaux.

Mais qu'en est-il de l'identité canadienne et du nationalisme qu'il engendre? Les quelques chapitres de *Canadas of the Mind* consacrés à ces deux questions donnent l'impression qu'il s'agit d'enjeux peu sérieux. Hector Mackenzie présente une bonne étude de la diplomatie canadienne au sein de la Société des Nations et des Nations Unies. Il montre notamment que l'internationalisme et les bonnes intentions ont généralement été supplantés par d'autres priorités. On peut se demander ce qui a poussé le gouvernement canadien à mettre fin à un siècle de maigres efforts pour documenter l'histoire militaire du Canada en inaugurant le nouveau Musée canadien de la guerre en 2005. Dans son aperçu soigné de la quasi-négligence officielle de l'histoire militaire, Roger Sarty présume que le gouvernement a répondu positivement à un nouvel intérêt de la part du public, mais il n'explique pas la décision soudaine de faire du MCG une installation aussi grandiose et prestigieuse. Si Sarty en soupçonne les raisons, il ne les divulgue pas. Le survol, par Stephen Azzi, de 150 années de nationalisme économique ne laisse aucun doute quant à l'inconsistance générale des objectifs et des approches en matière de politique. Il semble que le nationalisme économique soit intéressé et il suscite énormément d'hypocrisie parmi ses défenseurs. Robert MacDougall étaye cet argument dans son analyse de la création, en 1932, du réseau téléphonique transcanadien. Considéré comme l'achèvement patriotique d'un réseau de communications entièrement canadien, il a satisfait la Commission canadienne de radiodiffusion qui s'apprêtait

à offrir un contrat pour relier des stations radiophoniques dans un nouveau réseau. L'initiative n'a pas fonctionné et le contrat, avec ses revenus considérables, est allé aux réseaux télégraphiques ferroviaires des compagnies rivales.

En somme, pour se développer, le nationalisme doit être utile. Son but n'est pas nécessairement constructif, honorable, juste ou même partagé par plusieurs, mais il doit donner l'impression de l'être. Sinon, il est condamné à l'obscurité. Cette leçon a été bien retenue par Lorne Pierce, distingué éditeur de Ryerson Press de 1920 à 1960. Dans une habile reconstruction de sa carrière, Sandra Campbell démontre comment Pierce a fait la promotion des arts et des lettres canadiens pour favoriser un sentiment de nationalisme canadien. Ce fut un travail pénible et, à la fin, même les artistes et les historiens de l'art sollicités par Pierce se sont désintéressés de cette cause. Pour illustrer les changements que connaissent les mythes nationaux lorsqu'ils sont confrontés aux réalités contemporaines, Janice Cavell analyse les interprétations historiques de sir John Franklin et l'échec de son dernier voyage de découverte. Pendant presque tout le xx<sup>e</sup> siècle, les auteurs canadiens qualifiaient sa tragédie d'héroïque, mais dans les études plus récentes, on blâme l'arrogance et l'ignorance eurocentriques de Franklin. Bien que Cavell voit en ce changement d'attitude un rejet du britannisme, changement inscrit dans la mentalité canadienne-anglaise, on peut tout aussi bien l'attribuer aux effets récents des causes environnementale et autochtone. L'utilité du nationalisme est au cœur de l'étude de Paula Hastings sur l'utilisation d'images et de personnalités canadiennes dans les publicités du début du xx<sup>e</sup> siècle. Fondant son analyse sur des exemples concrets d'emballages et d'annonces publicitaires, Paula Hastings s'interroge – pas toujours de façon convaincante – sur la signification des images. Plutôt que de chercher à promouvoir un sentiment d'appartenance canadien, avance l'auteur, ces efforts publicitaires s'en inspiraient. Cette stratégie laisse entendre que le « texte » national auquel on se référait était largement connu et compris. Quel contraste avec la société actuelle où plusieurs Canadiens, incapables de nommer notre

premier Premier ministre, ou encore le Premier ministre actuel, sont heureux de faire leurs emplettes au American Eagle ou American Apparel et de consommer les produits congelés Europe's Best.

Les chapitres de *Canadas of the Mind*, écrits par un groupe diversifié d'universitaires, dont la moitié vient d'Ottawa, portent sur des sujets assez précis. Les contributions offrent divers points de vue sur l'élaboration de l'identité et du nationalisme canadiens, mais dans l'ensemble, les auteurs donnent l'impression que le nationalisme pancanadien est un phénomène du passé. C'est peut-être vrai. Lors de la compilation de *Nationalism in Canada*, la construction d'un nationalisme capable d'intégrer les aspirations des Canadiens de langue anglaise et de langue française était un projet urgent et palpitant. Les auteurs du livre de Russell, à quelques exceptions près, venaient de l'Université de Toronto et ils avaient tendance à explorer de larges pans de la réalité canadienne. Ces universitaires ne partageaient pas tous la même conception de la question du nationalisme, mais tous étaient d'avis qu'il s'agissait d'une question importante, trop importante pour être laissée aux « rhétoriciens romantiques ou aux politiciens chauvinistes ». Depuis ce temps, on a découvert que la meilleure façon d'assurer le confort des anglophones et des francophones au sein d'un même État était d'éviter les nationalismes par trop radicaux. Aujourd'hui, les deux groupes linguistiques tentent d'accommoder les minorités tout en maintenant une certaine cohésion. Il s'agit de défis considérables sans garantie de succès et cela présuppose une certaine forme d'identité « postnationale ». Ironiquement, il se peut que les anglophones et les francophones du Canada découvrent qu'ils ont besoin les uns des autres pour assurer leur propre viabilité.

— Peter E. Rider

*Musée canadien des civilisations*

Traduction : Henriette Levasseur, Musée canadien des civilisations